

De la complexité des articulations à l'ouverture des possibles.

Benjamine WEILL – en clôture des journées ANPF 2018 – Saint Malo

De la complication à la complexité

Le terme de complexité a été utilisé à plusieurs reprises ces deux derniers jours sans toutefois qu'il soit réellement clarifié. Souvent, il est utilisé pour venir dire ce qui empêche un peu la pensée, semble compliqué. Néanmoins, la complexité, n'est pas la complication et la première des choses est de distinguer les deux. On parle de complication, notamment médicale, lorsque les effets produits par l'opération effectuée n'étaient pas ceux attendus. Autrement dit, une complication intervient quand le résultat ne correspond pas aux prévisions. Elle repose donc sur une relation de cause à effet où une cause produit un effet attendu et lorsque celui-ci dévie, le problème se pose. En revanche, ce qui est complexe, la complexité, c'est ce qui ne va pas de soi. Elle oblige à penser avant d'agir, non pas à trouver une solution, mais bien à analyser les différentes dimensions à l'œuvre, tout en admettant qu'il est impossible de toutes les anticiper. En somme, la complexité ouvre sur des possibles, des pistes, des perspectives, en ceci qu'elle propose un chemin, un parcours possible et non un résultat ou une solution. Penser la complexité suppose de passer d'une logique de résultat, de places, d'actes, de solutions à une logique de possibles, d'ouverture, d'exemple. Elle empêche toute forme de normalisation, de modélisation, car elle part du principe que chacun d'entre nous est constitué d'une multitude de dimension, que celles-ci s'enchevêtrent, s'entremêlent, se chevauchent et qu'elles ne nous sont pas données d'emblées. Elles supposent d'accepter une part de mystère chez l'autre, qu'il y ait toujours quelque chose chez lui qui nous échappe, mais que le travail sur l'une de ces dimensions produit des effets sur les autres dans une perspective systémique. Cette part de mystère, voire de liberté chez l'autre, est un fondement de l'existence. C'est à partir de cette irréductibilité d'autrui à ma connaissance totale, globale qu'il agit son unicité. C'est pourquoi, déjà, le mythe de l'analyse globale, d'une évaluation de l'enfant dans sa globalité est une forme d'illusion professionnelle qui amène le professionnel à considérer l'utilisateur comme un objet et non comme un sujet. Par définition un sujet nous échappe, il ne peut pas être géré, ni observé dans sa totalité. Il ne peut pas nous être donné d'emblée. Croire qu'il serait possible de le connaître absolument reviendrait à l'objectiver et surtout à lui ôter toute possibilité d'être par lui-même et pour lui-même. L'enjeu de l'accompagnement est précisément de laisser l'autre nous surprendre, nous étonner et non de le contrôler, de le maîtriser. Le travail sur la complexité suppose donc nécessairement une forme de lâcher prise où nul n'a la solution ou la vérité sur la situation, mais chacun apporte sa pierre à l'édifice.

De la complexité à la subjectivité : il n'y a qu'un pas

En effet, nous sommes tous des personnes complexes car aucun d'entre nous ne peut se réduire à l'une de ses dimensions. Nous ne sommes pas que professionnels, pas que citoyens, pas que parents, etc. Nous sommes à la fois tout cela et irréductible à l'une d'elle. De ce fait, notre point de vue sur le monde et les choses diffèrent car il est lui aussi constitué de notre manière de l'aborder toujours unique et originale puisque constituée de ce qui nous a façonné (éducation, culture, époque, environnement, physiologie, etc.). Nos formations professionnelles participent de la constitution de ce point de vue toujours unique ainsi que notre sensibilité et nos états physiologiques, c'est pourquoi un point de vue ne peut pas dominer sur l'autre, mais tous les points de vue sont équivalents. Le point de vue d'un éducateur vaut autant que le point de vue de l'assistant familial, le point de vue du médecin vaut autant que celui de l'assistante sociale, le point de vue du psychologue vaut autant que

celui de la maîtresse de maison. Chacun de ces points de vue ont la même valeur : incarner une subjectivité à l'œuvre dans la relation avec l'utilisateur. Dans chaque rencontre, chacun joue quelque chose de sa subjectivité, car aller à la rencontre de l'autre ne va pas de soi, c'est un défi, une prise de risque. En somme, dans la relation, chacun engage sa subjectivité, tout du moins une partie. Aucun d'entre nous n'est le même en situation professionnelle, amicale, familiale. Nous agissons tous des facettes différentes de nos personnalités (et donc de notre subjectivité, voire de notre existence en ceci qu'exister consiste à donner à voir sa subjectivité, la sortir de soi : ex istens) selon les situations rencontrées, mais aussi les interactions relationnelles. Il en va de même pour les usagers, or souvent, cette capacité à agir des cordes différentes de soi ne leur est pas reconnue alors qu'il s'agit là d'un indicateur de l'adaptation sociale...

Oser la rencontre, prendre le risque de la rencontre

Rencontrer ne va pas donc pas de soi, puisqu'il y a risque. N'ayant pas accès aux intentions d'autrui, fondamentalement, je ne sais pas ce qu'il me veut. De ce fait, je n'ai aucun moyen d'accéder à son intériorité et à son intimité réelle sans qu'il accepte de me la donner à voir (ce qui est intime est ce que je suis seul à décider de donner à voir ou non). Lorsque je rencontre autrui (tant usager que partenaire ou parent), je prends le risque qu'il me rejette, qu'il ne veuille pas de moi, voir qu'il prenne le dessus sur moi. C'est pourquoi, la rencontre est prise de risque, mais ce risque peut être limité, notamment par l'a priori non paranoïaque. Celui-ci consiste à considérer qu'a priori, l'autre est aussi bon que moi, aussi engagé, aussi professionnel, aussi concerné par la situation que moi. C'est en vertu de ce principe que nous pourrions confronter nos points de vue, non pour les opposer, mais pour les compléter et favoriser l'analyse intersubjective qui permet d'approcher une forme de vérité à l'instant T et non LA vérité de la situation. C'est par la confrontation des points de vue, leur mise en conflictualité que l'analyse de la complexité se constitue. Elle suppose donc d'accepter une certaine dose de conflit qui oblige précisément au dialogue (la construction d'un raisonnement entre au moins deux personnes) et au compromis. C'est parce que l'autre perçoit autrement que moi que nos points de vue se complètent et non s'opposent. Autrement dit, penser la complexité, c'est aussi passer d'une logique de concurrence à une logique de complémentarité entre les différents intervenants autour d'objectifs transversaux qui permettent à chacun de se définir au cœur d'une mission commune. A partir de l'analyse de la complexité, l'enjeu n'est plus seulement d'agir par corporatisme (juste avec ses collègues), mais de faire équipe autour d'une mission commune, d'une situation quelque soient les formations, institutions impliquées dont le cap n'est autre que l'intérêt de l'enfant (chacun de sa place, mais en regardant dans la même direction). Pour ce faire, encore faut il oser et prendre le risque de la rencontre, de la confrontation des points de vue. Pour qu'une rencontre soit effective, force est de constater qu'elle nécessite trois points :

1. L'intéressement réciproque, à savoir que l'un et l'autre voit l'intérêt de la relation et que celle-ci soit équilibrée.
2. L'éveil à soi-même que génère la confrontation des points de vue et permet de comprendre que l'autre nous renvoie des choses de nous-mêmes que nous ne savions pas que nous savions.
3. La permanence à l'esprit qui implique que même après la rencontre, l'autre continue d'exister en nous, qu'il nous a marqué, touché.

Des conséquences de cette rencontre

Autrement dit, à partir de cette présentation des enjeux de la rencontre, on voit bien que plusieurs choses se dégagent. D'une part, la logique de prestation de service n'est pas favorable à la rencontre

puisqu'elle ne permet pas bien l'intéressement réciproque. Puis que la conception du travail éducatif dans une relation verticale où le professionnel enseigne/éduque de manière duelle à l'utilisateur ne permet pas toujours la réversibilité ou la réciprocité de la pédagogie. Elle induit un rapport vertical, descendant du savoir qui renvoie à celui exercé dans le milieu scolaire et ne permet pas l'apprentissage horizontal favorisé par la notion d'accompagnement. De même le terme de prise en charge induit un rapport objectiver à autrui qui lui ôte son caractère actif. Il renvoie au sacerdoce et est issu du milieu sanitaire, car la mission de l'hôpital n'est pas l'accompagnement social, mais la réparation physiologique. Les mots induisent des représentations qui induisent eux-mêmes des modalités de penser et de fonctionner agissant souvent malgré nous. D'où l'importance de les mettre en discussion pour éviter qu'ils deviennent des mots valise, un jargon dont la fonction, et à la fois de permettre à ceux qui l'utilisent de se reconnaître, mais surtout d'en exclure tous les autres. De ce fait, le jargon empêche quelque part la rencontre, car il ne permet pas de se comprendre, de s'inscrire dans une relation horizontale où l'un et l'autre s'apprennent mutuellement. Enfin, la permanence à l'esprit suppose de garder des traces des éléments et étapes du parcours, de suivre le trajet effectué par la personne.

Complexité, mouvement, déplacement

La question de la complexité est donc une question qui induit d'effectuer un déplacement. Déplacement dans ses représentations, dans ses modalités de travail, dans ses aspirations professionnelles. Difficile de raisonner en termes de procédures, de moyens prédéfinis, de chiffres, car chacun doit être pensé dans le sens qu'ils indiquent et ce qu'ils impliquent, ce qu'ils signifient : faire parler les chiffres (que recouvrent-ils ?), appliquer les moyens au regard des objectifs et des situations rencontrées et non a priori, sortir d'une logique de filière pour incarner et accompagner, voire suivre le parcours d'autrui qui lui appartient absolument. Nous y voici. Le véritable enjeu de l'accompagnement social est d'amener l'autre vers le maximum de ce qu'il veut/peut être et non vers ce que l'on voudrait qu'il soit. Autrement dit, l'enjeu de l'accompagnement est de favoriser une démarche de projet, une dynamique de développement de la subjectivité. Cette subjectivité ne s'acquiert pas seul, par soi-même ou dans une relation exclusive à l'adulte, mais aussi et surtout dans la capacité à pouvoir exister (se donner à voir dans son unicité) parmi les autres. Le groupe, le collectif a donc aussi, comme on a pu le voir, des effets positifs et souvent inattendus. Or, le collectif est aussi ce qui est le plus difficile à mettre en œuvre dans le champ social et médico-social à ce jour, car il est souvent considéré comme persécutif. Persécutif pour qui ? Pourquoi ? Ces questions restent souvent en suspens. L'exemple des jeunes dit en Très Grandes Difficultés en est un bon exemple. Souvent « étiquetés » ainsi du fait de leur « incapacité » à tenir le collectif, le travail auprès des microstructures montrent bien combien ces jeunes viennent essentiellement signifier les failles et difficultés du système : quid des rencontres préalables pour comprendre les ruptures de parcours, quid des modes opératoires proposés par les professionnels qui souvent reproduisent les mêmes théories et principes que ceux de l'accueil collectif, quid des propositions faites pour soutenir la compréhension de l'environnement....

L'exemple des jeunes dit « TGD »

A travers ces expérimentations, on observe que ces TGD obligent aux réunions partenariales fréquentes et régulières afin d'assurer la cohérence des interventions (cohérence qui leur a souvent fait beaucoup défaut quand on réfléchit à leur parcours de placement), à l'innovation dans les pratiques d'accompagnement (décalage des horaires, travailler sur le vide, l'absence, le retard, la

fugue comme des éléments éducatifs), au déplacement des regards et des modalités d'analyse (prise en compte de la santé, des problématiques sexuelles, addictives et développement d'un réseau partenariale fort pour aborder les questions de chacun). Ces jeunes dont on dit souvent qu'ils gâchent leur temps, appellent au contraire les institutions à réfléchir sur leur conception du temps comme contraint. Quand les adultes usent du temps comme le lapin d'Alice aux pays des merveilles et sont « en retard, toujours en retard », les jeunes eux renvoient (sans le savoir), le proverbe : « Vous avez les montres, nous on a le temps ». Leur gâchis peut être entendu aussi comme dans le BTP où le gâchis consiste à diluer du mortier pour gagner en matière. De ce fait, ils obligent à cesser de penser le projet comme un pur outil administratif qui va d'un point a à un point b de manière linéaire avec un progrès obligatoire et continue, pour le penser comme l'incarnation du chemin fait par le jeune, son parcours avec ses allers-retours, ses régressions, ses digressions nécessaires pour exister. Aucun d'entre nous n'est tout à fait dans la progression permanente, alors pourquoi l'imposer à des jeunes déjà en souffrance ?

De la complexité à tous les étages

Penser la complexité renvoie donc aussi à une forme d'humilité professionnelle nécessaire pour laisser l'autre advenir et non l'enfermer dans nos propres représentations qui finalement l'empêche de développer sa propre subjectivité (donc est contreproductive au regard de la mission de la protection de l'enfance). Comme on l'a vu au cours de ces deux jours, l'analyse des situations ne peut qu'être complexe : complexité de l'analyse des besoins (fondamentaux, spécifiques et je rajouterai aussi particuliers à savoir les besoins qui sont ceux de cet enfant là et pas un autre), situations complexes (cumul de difficultés obligeant au croisement des champs sans même que la loi l'impose), analyse de la complexité et impossibilité à tout connaître, tout savoir, obligation d'inventer toujours et encore afin de limiter le risque de modélisation, de perte de considération de l'unicité d'autrui, travail sur l'environnement social, culturel, technologique, sans considérer a priori qu'il est nocif (musique écoutée et jeux vidéo compris !). C'est un décentrage obligatoire du soi vers l'autre non pour s'y fondre, mais pour tenter de le rejoindre là où il en est et non de l'amener à être là où l'on voudrait qu'il soit. Si le bien être et la qualité de vie sont des perceptions, c'est nécessairement subjectif et ne peut se définir à la place de l'autre. C'est ce que le projet pour l'enfant doit pouvoir incarner : feuille de route des professionnels pour agir de concert, traces du chemin effectué par le jeune, les étapes de son parcours dans une perspective qui lui est propre et non celle des attendus sociaux. Finalement, dans le milieu ordinaire oblige-t-on les jeunes à être des citoyens modèles, tous impliqués dans des études, autonomes financièrement ?

La complexité de l'accueil familial

Parler de complexité suppose donc d'oser la rencontre avec autrui, rencontre qui ne va pas de soi. Que celle-ci n'étant jamais prévisible, comme autrui, elle ne peut relever d'outils, de trucs et astuces, mais d'une adaptation permanente de chacun. Pour que le professionnel ose la rencontre, encore faut il qu'il se sente sécurisé sans quoi il sera en difficulté pour se l'autoriser. Cette sécurisation, c'est l'institution qui lui apporte afin qu'il repère sa fonction, ses limites, ses articulations avec le service qui font alors une forme de nasse (où les articulations sont suffisamment solides pour laisser des jours, à savoir des marges de manœuvres, des espaces de liberté), le recours au cadre d'urgence si besoin. En effet, l'accueil d'un jeune dans son foyer est risqué, mais il est aussi le lieu privilégié de l'accueil de la complexité car c'est lorsque précisément je peux me retirer que je peux aussi me donner à voir. Il est lieu de l'intime travaillant sur l'intime à partir de son intime. C'est pourquoi, l'enjeu relationnel pour

l'enfant accueilli est aussi d'oser la rencontre dans un contexte suffisamment sécuritaire pour se donner à voir sans craindre d'être envahi, objectiver... L'assistant familial seul ne peut rien, il ne peut agir que de concert avec les autres institutions et professionnels (médecin traitant, centres de loisirs, école, éducateur, environnement d'origine...) non pas par lui-même mais en coordination de service. Chacun agit de sa place dans une perspective commune. Cela suppose donc un certain déplacement, un mouvement non pas simplement pour l'AF, mais pour l'ensemble des professionnels qui passent d'une logique d'intégration d'autrui à ses propres contraintes à la prise en compte des contraintes de l'autre pour agir de concert. Pour cela, force est de constater que nos jargons ne favorisent pas la rencontre, qu'il est temps de mettre à profit les outils disponibles pour leur donner du sens et surtout de prendre le temps de la réflexion comme étant tout aussi cruciale que l'action elle-même.

Pour ne pas vraiment conclure....

Le travail avec et sur la complexité consiste en un passage d'un travail à partir de protocole défini à un travail d'expérimentation où l'échec est remplacé par l'erreur. Cela suppose de se décentrer des objectifs, des résultats pour s'attarder davantage sur les modalités, les moyens tout en acceptant une part de risque, d'aléas, car l'avenir n'est jamais donné à l'avance. Constituer un projet avec quelqu'un consiste à l'inscrire dans une perspective d'avenir que ni lui ni moi ne connaît. C'est pourquoi, elle nécessite une appréhension par essais et erreurs car lorsqu'un projet aboutit on se demande peu pourquoi ça marche, alors que lorsque ça ne fonctionne pas, cela oblige à réfléchir. Pour réellement ouvrir les possibles et s'inscrire dans la complexité, force est donc de constater que c'est les régressions, les digressions, les oppositions, voire même les conflits qui permettent d'avancer au plus près de la personne, de la considérer et non seulement des représentations, finalement hors sol, car hors de la personne, de ce qui est bon ou non pour lui. En somme, c'est presque une démarche éthique permettant d'agir avec autrui sans vouloir être comme lui, de redonner du sens à l'action éducative souvent tiraillée entre des conceptions opposées alors que celles-ci peuvent aller ensemble si on les envisage par un autre prisme (protection et autonomie ne sont pas antinomiques, mais peuvent se penser ensemble à condition de sortir d'une représentation abstraite de l'un et l'autre car ces deux notions sont à l'œuvre et en tiraillement pour chacun d'entre nous), d'accepter de vivre ensemble et non les uns contre les autres.

Alors pour conclure, tâtonnez, inventez, innovez ensemble envers et toujours, car nous sommes tous dans le même bateau !!!